

« Love in A Hopeless Place... »
American Honey d'Andrea Arnold

Céline Gobert

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gobert, C. (2016). Compte rendu de [« Love in A Hopeless Place... » / *American Honey* d'Andrea Arnold]. *24 images*, (180), 62–62.

American Honey d'Andrea Arnold

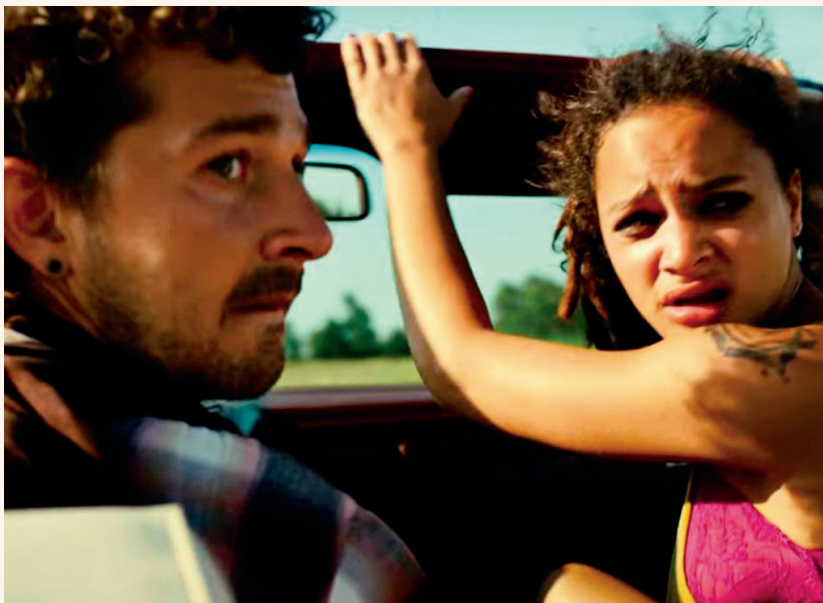
« LOVE IN A HOPELESS PLACE... »

par Céline Gobert

Aux racines du cinéma de la Britannique Andrea Arnold, il y a le désir féminin. Toutes ses héroïnes partagent la même obsession pour une figure masculine virile, qui leur offre à la fois la libération qu'elles espèrent et le danger dont elles ont besoin pour se sentir vivantes. Lorsque le regard de Star (Sasha Lane) croise celui de Jake (Shia LaBeouf), la jeune femme voit chez le garçon, charismatique et effronté, l'opportunité de s'extraire d'un quotidien pesant dans lequel elle est forcée de s'occuper d'enfants qui ne sont pas les siens. Cette envie était déjà présente dans *Wasp* (2003), le court métrage oscarisé d'Arnold, où une jeune mère de famille laissait de côté ses bambins, le temps d'un rendez-vous avec un homme. Jusqu'ici Arnold avait figuré les limitations de ses femmes, qu'elles soient liées au traumatisme (*Red Road*), à l'interdit (*Fish Tank*) ou à la classe sociale (*Wuthering Heights*), par un rétrécissement étouffant du cadre : les rues de Glasgow observées par le prisme des caméras de surveillance, les tours bétonnées de la banlieue londonienne et les landes du Yorkshire.

Dans *American Honey*, et même si c'est toute l'immensité de l'Amérique, de ses mythes nourriciers (pétrole, *road trip* et matérialisme) au fol *American Dream*, qui s'offre à Star, Arnold ne peut s'empêcher, en optant dès le départ pour le format 1.37:1, d'enfermer et d'observer sa bande d'adolescents dans des espaces réduits. L'énergie de ces jeunes survoltés lancés sur les routes en camionnette pour vendre des magazines jaillit alors à l'intérieur du véhicule, sur les parkings des motels, piégés qu'ils sont dans des répétitions d'actes routiniers (le colportage de porte en porte, le calcul de l'argent amassé, la défoncée). Ce rythme, asséné en boucle sur 160 minutes et ponctué de morceaux de rap scandés en groupe, traduit le côté dérisoire de leurs quêtes (l'enrichissement, la passion, l'idéalisme). À l'instar des héros qui tentent de s'enrichir dans le *Easy Rider* de Dennis Hopper, leur trajet ne les mène jamais nulle part.

Pour la première fois, Arnold sort de l'Angleterre et se confronte à la matière d'un imaginaire américain que moult cinéastes ont travaillé avant elle (de Larry Clark à Gus Van Sant). Lorsqu'elle offre le rôle de la *boss* à la petite fille d'Elvis Presley (Riley Keough), Arnold s'inscrit au cœur de l'Amérique légendaire, mythique, qu'a symbolisé en son temps « The King. » Même chose quand Star rencontre ces vieux cow-boys déçus ou ces travailleurs des gisements de pétrole. Le plus fascinant dans *American Honey* est la façon dont la cinéaste s'approprie ce territoire : elle l'aborde de façon très organique, sensorielle, comme elle le faisait dans sa relecture du roman d'Emily Brontë, et ce en portant une grande attention aux détails du monde vivant : l'herbe verte, le soleil éclatant, les insectes et animaux. La photographie signée Robbie Ryan, fidèle depuis *Wasp*, magnifie tout. Elle appose au feu des rites de passage, au vent des fenêtres ouvertes et à l'eau des piscines et des lacs, des monstres plus industriels, des grands buildings froids et des *suburbs* de luxe, inaccessibles à ces gamins laissés-pour-compte.



En revanche, cette esthétique soignée et bariolée entraîne une recherche du « beau plan » qui a pour effet de nuire au réalisme et à l'authenticité du film. Pire : elle lui confère quelque chose de fabriqué, que viennent empirer toutes les séquences de groupe dont la dynamique artificielle et étudiée ne convainc jamais vraiment. Arnold offre en outre une représentation sans nuance de l'antagonisme pauvreté/richeesse, notamment quand elle choisit de l'illustrer d'un point de vue moral : les enfants des pauvres qui ouvrent généreusement les portes de leur frigidaire à Star *versus* les gamines des riches qui sont dépeintes comme aguicheuses. Ces maladresses empêchent une exploration mesurée de la dimension sociologique et des thèmes qui passionnent la cinéaste – la lutte des classes, la misère sociale, l'*empowerment* des moins nantis. En abandonnant ainsi le réalisme brut qui caractérise son cinéma (*American Honey* est clairement son film le moins dérangent, le moins obsédant...), Arnold perd en précision : son discours est plus confus, plus schématique.

Enfin, si elle se fait à n'en pas douter l'écho d'une jeunesse aussi dépolitisée que paumée, la Britannique reste étrangement clémente envers cette terre dont elle n'a de cesse de gommer les démons. Elle semble se refuser à tirer le moindre potentiel subversif de sa traversée là où Hopper se montrait plus explicitement cynique. Ses motards parvenaient à un amer constat : survivre est impossible (ou pire encore : dénué de sens) en dehors du système capitaliste. Les intentions d'*American Honey* ne sont pas aussi tranchées. Il manque ici chez Andrea Arnold un point de vue pleinement assumé sur cette Amérique-mirage, sur ce voyage en forme de fausse promesse. Jusqu'au bout, la cinéaste semble rester indécise par rapport à son sujet. **24**

Grande-Bretagne, États-Unis 2016. Ré. et scé. : Andrea Arnold. Ph. : Robbie Ryan. Mont. : Joe Bini. Son : Nicolas Becker. Int. : Sasha Lane, Shia LaBeouf, Riley Keough. McCaul Lombardi, Arielle Holmes, Will Patton. 164 minutes Dist. : Entract Films.